

« À cinq heures, nous embarquons dans des wagons à bestiaux ; nous sommes 52 dans le nôtre avec les bagages et la voiture d'enfant nous abandonnons notre charrette à bras : on met notre train sur une voie de garage et nous ne partons qu'à neuf heures pour une destination inconnue. Comment décrire cette nuit inoubliable ; assoupi sur nos bagages composés de sacs où le peu que nous avons a été entassé ; au milieu de gens de toutes classes et sans lumière. Après nombreux arrêts, nous arrivons à 5 heures du matin (toujours heure allemande) à un quai de débarquement il fait encore nuit ; nous avons l'air d'être au terme de notre voyage ; il a plu ; on questionne un employé qui passe qui nous dit que nous sommes à Mons. À huit heures (6 heures soleil) il fait bien jour ; on ne nous dit rien ; on se décide à débarquer ses bagages, à tout hasard, on cherche à obtenir des renseignements sur notre destination ; on finit vers 10h à savoir que nous restons à Mons. »

Document reçu par un habitant de Douai, s.d., s.n., Archives de la Ville de Mons.

« (...) 11h A.M. comme c'est tranquille, plus rien. Quel délire dans la foule. Nous sommes à Mons cette avant-midi. De vous dire la gaité, le triomphe que nous recevons, c'est pas écrivable. Faudrait des livres, des volumes complets pour tout décrire ce qui se passe. Oui nous sommes portés en triomphe partout. Que cela est beau et grand et comme cela nous récompense de bien de nos peines et misères de toute sorte que nous avons souffert pour leur délivrance. Aussi ils le comprennent. Et voilà pourquoi ils se montrent encore plus généreux avec nous qu'avec leurs propres soldats ».

Alphonse Couture, 6^e bataillon, Génie Canadien

« 11 novembre 1918

Comment puis-je prétendre à écrire ce que j'ai vu et entendu, au cours de cette journée mémorable, dont le souvenir gravé dans ma mémoire comme celui d'un des plus beaux jours de ma vie ? Ce que l'on ressent dans ces occasions-là, la plume ne saurait le raconter, et l'on doit se contenter d'une froide énumération de faits dans laquelle rien ne passe des mille émotions qui ont agité votre âme.

Un groupe de soldat se trouvait sur le trottoir, courant et riant. L'un d'eux s'étant avancé vers moi comme s'il m'avait remarqué, je battis prudemment en retraite. Est-ce des Allemands ou des Anglais ?

- Des Canadiens ! Répondit l'un deux. Je serre en riant et pleurant à la fois la main à une demi-douzaine de solides gaillards. Et bientôt cinq d'entre eux sont attablés à la cuisine, autour d'une bouteille de vin et de la tarte qui reste d'hier. Nous sommes délivrés ! Délivrés ! Nous n'en revenons pas ! Nous courons de ci de là, de la porte de la cuisine, de la cave au rez-de-chaussée, sans parvenir à nous persuader que ce n'est pas un rêve ! Mais non ! Le chef de la patrouille, qui parle français, nous a dit qu'ils sont entrés en ville ce matin après une courte escarmouche et qu'ils vont se lancer aussitôt sur les traces des boches.

C'est tout un réveil, une nouvelle vie qui commence : on se félicite mutuellement en s'abordant dans la rue, tous les visages souriants. Un peu après huit heures, nous montons tous vers la Grand'Place. L'Hôtel de Ville a abordé tous les drapeaux alliés. Le moindre Anglais qui passe est salué d'acclamations frénétiques. Et soudain, voici qu'un aéroplane arrive, il descend, il rase le faite des toits, il file au-dessus de la Grand-Place en fête ; et les clameurs s'élèvent : bravo ! Bravo ! Vive la Belgique ! »

**[Extrait des souvenir de Paul Renders, civil Montois, novembre 1918 ;
il naît en 1900 à Havré, 18 ans lors de la libération]**